

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL. 14 NOVEMBRE 1896

SOMMAIRE

TEXTE.—Chronique.—Nos gravures.—Petite poste en famille.—Poésie : Chant mortuaire, par Paul Gaillard.—Ce que c'est que la mort, par Paul Calmet.—A nos lecteurs.—Pleurant sur une tombe ! par J.-H. Daignault.—Les cloches au mois de novembre, par Lisette.—Exilé ! par J. St.-J.—Devoir et dévouement, par Myosotis.—Comète périodique de Brooks (avec gravures).—Biographies de MM. Tourville, Désaulniers et Dupuis.—Les huîtres au Canada, par Faucher de Saint-Maurice.—Poésie : Le sait-elle, par Ludo.—La croix du canonier.—Bicyclette à moteur électrique.—Courrier de la mode (avec gravures).—Nos primes.—Choses et autres.—Jeux et récréations.—Feuilleton.

GRAVURES.—Beaux-Arts : Les émigrants.—Portraits : Wm McKinley, le nouveau président des États-Unis ; L'hon. M. L. Tourville ; le Dr L.-L.-L. Désaulniers ; L'échevin A. Dupuis.—La démonstration du 1er novembre au cimetière de la Côte-des-Neiges : Le monument Mercier, décoré ; La foule en face du monument Mercier ; Le calvaire : La chapelle.—Devinette.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



On ne compte plus le nombre des prédictions sinistres qui nous montrent à bref délai la giration finale de notre globe et l'évanouissement des parcelles de boue dont nous sommes constitués. Les uns nous promettent cet événement décisif pour le lendemain, les autres pour la fin du mois, les plus généreux ou les plus patients pour la fin du siècle. Ajoutez à ce lot de devins les adversaires politiques qui proclament tous les jours que la République française appelle sur notre globe les colères célestes, et que "c'est la fin du monde !"

Mais comme les augures s'accordent depuis quelque temps à fixer à la fin du siècle notre destruction totale, le professeur Guillaume Fœrster, directeur de l'Observatoire de Berlin, publie dans le *Moniteur Officiel de l'empire allemand* un article dogmatique, sentencieux et grave, où il dit son fait à cette prédiction :

Par suite d'assertions imprudentes et fausement interprétées, émanant de plusieurs savants, le public s'est dit que la fin du monde aurait lieu en 1899. Ce qui a donné lieu à cette erreur, c'est le fait que la

terre passera, en novembre 1899, par un essaim de petits astéroïdes, comme cela est arrivé en novembre 1866, 1833 et 1799. Ce phénomène n'est nullement de nature à inspirer de l'inquiétude.

Il est vrai que dans l'orbite des astéroïdes se trouve aussi, comme on l'a constaté en 1866, une comète qui a croisé l'orbite de la terre deux mois plus tard, c'est-à-dire en janvier 1867, à une époque où la terre se trouvait déjà à plusieurs millions de kilomètres du point de croisement.

En 1899, la distance entre la terre et ce point de croisement sera encore plus grande. Même dans le cas où la comète se heurterait à notre terre, l'effet que produirait cette collision ne serait pas aussi fort que celui d'un violent orage ou d'un cyclone comme il s'en produit chaque année. Le public peut donc se rassurer.

Le professeur Guillaume Fœrster est bien bon. Mais il aurait tort de prendre du souci pour nous. Ces prédictions laissent le public aussi froid qu'un Allemand voyant passer le tsar. Si le monde se termine avec le siècle, nous le verrons bien ; quant à modifier nos habitudes et notre train de vie à cet effet, il n'y faut pas compter. Nous avons d'autres chats à fouetter que de nous occuper de notre mort ; nous avons d'abord à vivre... et il y a beaucoup de gens que ce sonci, hélas ! suffit à absorber !

Non seulement les journaux allemands, mais d'autres encore, ne voient dans la visite du Tsar Nicolas II à Paris qu'une risette faite à l'épargne française. Citons, à ce propos, une anecdote relative à Nicolas Ier et les roubles de son aïeule.

C'était pendant la guerre de Crimée, Nicolas Ier avait un besoin pressant d'argent et il ne savait à qui en demander.

Très perplexe, il songeait à faire appel à la générosité de ses sujets lorsqu'il se souvint que Catherine II, son auguste grand-mère, avait déposé plusieurs millions de roubles dans une église de Moscou.

Mais la souveraine avait formellement stipulé que ce trésor devait rester intact jusqu'au jour d'une grande calamité nationale.

Et, afin que ses ordres fussent exécutés, elle avait préposé à la garde de ses millions un haut dignitaire de l'Eglise russe.

Nicolas Ier ordonna qu'on lui remit aussitôt le trésor sacré qui devait faire face aux nécessités de la guerre. Il se heurta au refus de l'évêque orthodoxe qui fit au Tsar la réponse suivante :

—La patrie n'est pas en danger. Vous oubliez, Majesté, que je ne dois vous livrer le trésor dont j'ai la garde et la responsabilité que dans le cas où la sécurité et l'existence du pays l'exigeraient impérieusement. Tel n'est pas le cas, Dieu en soit loué, pour l'instant... Je ne puis donc, sans insulter le Ciel, me dessaisir de ce précieux dépôt et satisfaire le désir de Votre Majesté.

—Réfléchis vite, expliqua le Tsar, impatienté par ce refus. Si, dans vingt-quatre heures, tu ne mets les roubles de mon aïeule à ma disposition, je te fais administrer cent coups de bâton, sur la grande place de Moscou. Ensuite je te ferai expédier en Sibérie, car tu n'as pas le droit de juger si la Russie est ou non en danger.

Les vingt-quatre heures n'étaient pas écoulées que le fameux trésor était remis à Nicolas Ier.

Nous sommes à une époque où l'on s'occupe sans cesse de perfectionner et d'améliorer ce qui existe. Les Anglais appellent cela "battre des records." Le désir de posséder la chose, n'importe laquelle, la plus grande, la plus grosse, la plus rapide, la moins coûteuse, etc., etc., du monde, est le grand facteur du progrès moderne.

Sans contredit, la navigation à vapeur est tout autant redevable pour son développement au simple désir du constructeur de l'emporter sur un rival, que la vitesse du cheval de course est redevable à l'habileté du jockey.

Cette émulation s'est manifestée tout récemment parmi les constructeurs de navires-torpilleurs, et cela

à tel point qu'ils procèdent véritablement par sauts et par bonds. Déjà, l'année dernière, le torpilleur *Sokol* étonna le monde de la marine en dépassant les trente nœuds, limite regardée comme extrême par tous les connaisseurs, et pourtant, le record fut promptement battu par un torpilleur français.

Maintenant, la palme a passé de nouveau aux Anglais, et le bateau-torpille, le *Desperate*, est devenu le plus rapide navire du monde, avec une vitesse de plus de trente-et-un nœuds ou trente-six milles à l'heure.

On ne s'arrêtera pas là, car l'Amirauté britannique demande déjà trente-trois nœuds dans les contrats pour les nouveaux torpilleurs, et comme les constructeurs, à chaque adjudication, donnent un ou deux nœuds en plus que la vitesse exigée par le devis, on peut s'attendre à voir construire un torpilleur faisant trente-quatre ou trente-cinq nœuds, soit quarante milles à l'heure.

Mais une pareille vitesse n'est possible qu'avec une force d'environ 8,000 chevaux.

* *

Puisque nous sommes en mer, restons-y encore un instant et parlons de phare.

Le plus extraordinaire de tous les phares est sans contredit celui établi dans les îles Hébrides, sur l'Armish Rock Stornoway Bay, rocher séparé de l'île Lewis par un canal de cent cinquante mètres de largeur. Sur ce rocher est dressé un phare surmonté d'une lanterne dans laquelle brille une lumière que peuvent voir tous les pêcheurs de senvirons, mais il n'y a pas de foyer dans cette lanterne, pas d'employé pour l'entretenir, pas de meche à couper, pas d'huile à renouveler. Voici comment cette lumière est entretenue, d'après le *Marine Record* : sur l'île Lewis est un phare, et, par une fenêtre ménagée dans la tour de ce phare, un rayon de lumière est projeté sur un miroir placé dans la lanterne établie au sommet de l'Armish Rock. Une combinaison de prismes utilise la lumière tombant sur ce miroir pour la verser dans les directions voulues.

On a ainsi réalisé un phare très économique et qui rend néanmoins tous les services qu'on en attend, sans que l'on ait rien à dépenser pour son entretien. C'est une intéressante application de distribution directe de la lumière.

* *

Pitt, le célèbre homme d'Etat anglais, et le duc de Newcastle, président de l'Amirauté, étaient d'un avis opposé sur la sortie d'une flotte.

Le premier, retenu au lit par la goutte, se trouvait obligé de recevoir, ceux qui avaient à lui parler, dans la chambre à coucher où se trouvait, parallèle au sien, le lit de sa femme, et où il ne pouvait souffrir du feu.

Le duc de Newcastle, qui était très frileux, vint le voir. A peine fut-il entré qu'il s'écria, tout grelottant de froid :

—Comment ! vous n'avez point de feu !

—Non, répondit M. Pitt ; je ne puis le supporter quand j'ai la goutte.

Le duc, obligé d'en passer par là, s'assit à côté du malade, enveloppé dans son manteau, et commença à entrer en matière ; mais, ne pouvant résister plus longtemps à la rigueur de la saison :

—Permettez, lui dit-il, que je me mette à l'abri du froid dans le lit qui est à côté du vôtre.

Et aussitôt, sans quitter son manteau, il s'enfonça dans le lit de lady Esther Pitt, et continua la conversation au sujet de cette flotte, qu'il n'était pas d'avis d'envoyer en mer. Tous d'eux s'agitèrent avec chaleur.

—Je veux absolument que la flotte parte, disait M. Pitt, en accompagnant ces paroles de gesticulations les plus vives.

—Cela est impossible, elle périra, répliquait le duc, en faisant mille contorsions.

Le chevalier Charles Frédéric, arrivant là-dessus, les trouva dans cette posture ridicule, et il eut toutes les peines du monde à garder son sérieux, en voyant les deux ministres d'Etat délibérer sur un sujet aussi